

Dictée du lundi 12 février 2018

Discours de réception d'Alain DECAUX.

M. Alain Decaux, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Jean Guéhenno, y est venu prendre séance le jeudi 13 mars 1980, et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Depuis plus de vingt années, quand il m'advient de prendre la parole devant des caméras, c'est après qu'un réalisateur ou une scripte — on ne dit plus script-girl et l'on a bien raison — **eut rugi** dans un microphone un seul mot, le plus significatif mais aussi le plus bref : top.

Les caméras sont là — et aussi les projecteurs. Nul top n'a retenti à mes oreilles, mais une invitation que tous mes prédécesseurs au neuvième fauteuil ont entendue à cette place dont votre indulgence m'a ouvert l'accès. Pourquoi faut-il, à cet instant précis, que mes pensées se soient portées tout aussitôt vers l'un des vôtres, et que celui-là, justement, je ne l'ai(e) rencontré qu'une seule fois ? Je veux nommer Henry de Montherlant.

Un jour, à la Société des Auteurs, venu recevoir la plus haute des récompenses que celle-ci puisse accorder, Montherlant médita à haute voix sur le sort de l'œuvre dramatique et sur celui du livre. La pièce de théâtre, affirmait-il, n'existe plus dès lors qu'on ne la joue plus. Il n'est que de constater son décès — et celui-ci est définitif, **quoi qu'on** fasse. Plus d'acteurs, plus de pièce. Le livre, lui, ne meurt jamais totalement, **quel que** soit le livre. Toujours, en un siècle ou un autre, un jeune homme désœuvré, en vacances dans quelque maison de famille, tire d'un rayon poussiéreux un vieux volume dont, faute de mieux, il entreprend la lecture. Pour quelques heures, voilà un livre qui revit. Indiscutable privilège — proclamait Montherlant — avantage du livre sur l'œuvre dramatique.

Me voyez-vous venir, messieurs ? S'il en est ainsi d'une pièce de théâtre, qu'en est-il donc de l'émission de radio ou de télévision ? Songez qu'elle n'est diffusée qu'une seule fois, qu'elle n'a vécu que l'espace d'une soirée ! Comprenez mon émoi, mesurez ma gratitude lorsque je me réfère au critère dont Henry de Montherlant a fixé les lois effrayantes. Je dois bien me convaincre que ce que vous avez élu en ma personne, vous, immortels, c'est l'éphémère !

J'ouvre le dictionnaire. L'éphémère, c'est « ce qui ne dure qu'un jour ». Vous voyez bien que l'homme de radio et de télévision correspond admirablement à la définition. Je lis aussi qu'au figuré, éphémère signifie de courte durée. Rien de plus vrai, toujours. Mais l'éphémère est aussi un « insecte de l'ordre des archiptères » dont l'existence entière ne dépasse pas un ou deux jours. Convenez-en : nous n'en sommes heureusement pas là.

Grâce au ciel, dans le domaine de la technique, rien de ce qui était vrai hier ne le reste demain. Les progrès accomplis par le magnétophone, le magnétoscope et le vidéodisque permettent à chacun de se constituer des bibliothèques sonores et visuelles. Sans doute n'est-ce pas s'engager dans la voie de la science-fiction que d'imaginer, dans un siècle ou plusieurs, le jeune homme de Montherlant, redécouvrant, chez sa grand-mère, sous une forme préservée, telle émission oubliée, témoignage irréfutable d'une voix, d'un visage, d'une époque.

Alors peut-être l'ère ouverte par Édouard Branly aura-t-elle, en toute familiarité et éternité, rejoint celle qu'inaugura jadis Gutenberg.

La radio et la télévision apparaissent maintenant si étroitement liées à notre vie quotidienne que si l'on annonçait soudainement leur disparition, même provisoire, une panique en forme de révolte se lèverait parmi les auditeurs.

Qui nierait que la radio, dès l'origine, a conquis sa place dans l'histoire la plus frémissante de notre XXe siècle ? Sans la radio, sans ses conversations au coin du feu, Roosevelt, assurément, n'aurait pas conduit son New Deal au succès. Sans l'envoûtement suscité par ses discours radiophoniques, Hitler n'aurait pas si complètement retenu l'adhésion du peuple allemand. Et comment, nous, Français, oublierions-nous que Charles de Gaulle, dont nul ne connaissait le visage, ne fut, pendant quatre années, qu'une voix ?

On a parlé souvent des défauts de l'omniprésence de la télévision. Mais pourquoi ne pas souligner ses mérites ? Les villes et les campagnes oubliant leur ségrégation. Les solitudes qui s'apaisent. Les plus éclatants spectacles qui pénètrent jusque chez les plus déshérités. L'information immédiate qui parvient chez tous les citoyens. Les enfants qui ouvrent très tôt les yeux sur le monde, et se trouvent, de ce fait, mieux préparés aux leçons de l'école. Sans la télévision, combien auraient connu le Misanthrope, le Mariage de Figaro ou les Illusions perdues ? Combien auraient pu admirer les tableaux de Rembrandt, comprendre l'affaire Dreyfus et, en même temps, visiter les fonds prodigieux des mers de notre globe ? [...]

- VOCABULAIRE :

➤ Le fond :

Ainsi **fond**, **fonds**, **fonds**... sont trois homonymes qu'il convient de bien distinguer, au risque de toucher le fond sans espoir de cagnotte à la clef... ni de trouver la vérité !!

**Comparez** : les **fonds** marins, user ses fonds de culotte, des fonds d'artichaut (nom masculin fond au pluriel) et **un fonds** de commerce, de garantie, de santé, le fonds documentaire d'une bibliothèque, le Fonds monétaire international (FMI), une mise de fonds (nom masculin fonds, ici au singulier).

Il se trouve que le s final de fonds (au sens de « bien, capital, ressource », au propre comme au figuré) n'est pas la marque d'un pluriel mais celle de l'**ancien français fons**, emprunté du latin fundus, lui-même à l'origine de fond (au sens de « partie la plus basse, d'une chose » ou, au figuré, de « partie la plus importante, la plus intime d'une chose »).

Est-il besoin de préciser que la différenciation entre ces deux mots partageant une étymologie commune relève de l'arbitraire le plus total ?

Au sens figuré, où la confusion est monnaie courante, mieux vaut s'en tenir aux conseils du Robert : « Il serait souhaitable que, dans tous les cas où l'on veut exprimer l'idée d'"élément essentiel et permanent" on écrivît **fond**, et, au contraire, **fonds** lorsque prévaut l'image de "capital exploitable" » (j'ajoute : ou de ressources personnelles).

Quant à **fonds**, il s'agit d'un nom masculin pluriel emprunté au latin *fontes* (fontaines), qui ne s'emploie plus que dans l'expression **fonds baptismaux** (vasque où l'on conserve l'eau bénite dont on se sert pour baptiser).

Je n'oublie pas « ils font » (du verbe faire) ni « je fonds », « tu fonds », « il fond » du verbe fondre ...

## FICHE GRAMMAIRE /ORTHOGRAPHE :

### Quel(s) que / quelle(s) que - quelque - quelque(s)

Ces trois formes sont homonymes, mais elles n'ont pas la **même nature** et ne s'écrivent pas de la même manière.

#### 1. L'adverbe quelque est invariable.

Il signifie « environ » quand il est placé devant un nombre :

Ex : Il y a **quelque** trente ans que cela s'est passé.

Il entre aussi dans la composition de la locution conjonctive à valeur restrictive quelque ... que.

Cette locution peut modifier un adjectif : Quelque courageux qu'ils soient, oseront-ils

l'affronter ? ou un adverbe : Quelque adroitement que vous jouiez, vous ne gagnerez pas.

#### 2. Quelque peut aussi être un adjectif indéfini.

(Adjectif indéfini, il fait partie du groupe nominal.)

Dans ce cas, il est **variable en nombre**.

- Il peut signifier « un certain » → singulier

Ex : Il a bien **quelque** idée sur la question. Il peut aussi exprimer une faible quantité

Ex : J'ai éprouvé **quelque** peine à achever ce travail.

- On peut le remplacer par plusieurs → pluriel

Ex : Il est venu avec **quelques** amis.

#### 3. Quel que (soit)

Suivi de l'auxiliaire **être au subjonctif**, quel que s'écrit en deux mots et prend le sens de « peu importe ». Quel est alors attribut du sujet et **s'accorde en genre** (masculin / féminin) et en **nombre** (singulier / pluriel) avec celui-ci.

Ex : **Quelles que** soient ses intentions, cet homme ne m'inspire pas confiance (et non quelques soient ses intentions).

Ex : **Quelle que** puisse être l'orthographe de ce mot, je n'en comprends pas le sens (orthographe est féminin, donc quelle).

Ex : **Quels que** soient l'équipe et l'arbitre, nous nous concentrons sur notre jeu (accord au masculin pluriel, le masculin d'arbitre l'emportant sur équipe).

## ALAIN DECAUX (1925-2016)

Quarante-six ans de radio, trente ans de télévision, quarante-neuf livres, des centaines de conférences et des milliers d'articles... Toute sa vie, et avec un inimitable talent de conteur, Alain Decaux, mort le dimanche 27 mars à l'âge de 90 ans, n'eut de cesse de vouloir familiariser le grand public avec l'histoire. Une ambition résumée dans le titre du mensuel qu'il créa en 1960 : Histoire pour tous.

Originaire du Nord de la France, Alain Decaux est le fils de Francis Decaux avocat, et de Louise Tiprez Son grand-père, Henri Decaux, instituteur faisant partie des Hussards noirs de la III<sup>e</sup> République, donnera à Alain Decaux sa vision de l'Histoire de France comme celle de la construction d'un « roman national » qui mythifie le passé.

Enfant, il va à l'école à Wattignies ; ensuite, il étudie à Lille au lycée Faidherbe, puis à Paris au lycée Janson-de-Sailly et à la faculté de droit. Il s'oriente vers le journalisme de presse écrite. Il suit quelques cours d'histoire en auditeur libre à la Sorbonne après la Libération, notamment sur la Révolution française.

C'est en 1947, alors qu'il n'a que 22 ans et aucun diplôme en poche - il a abandonné dès sa deuxième année de licence des études de droit qui auraient pu le mener, comme son père, à une carrière d'avocat -, qu'Alain Decaux publie son premier livre. Edité grâce à Sacha Guitry, avec qui il s'est lié d'amitié quelques années auparavant, ce Louis XVII retrouvé est emblématique du type d'histoire dont le jeune homme est friand : un vif intérêt pour l'intimité des familles illustres et une passion pour les mystères du passé, ces « énigmes de l'histoire » dont il fera le titre de sa première émission télévisée ainsi que la trame de nombreux ouvrages. Il a alors deux modèles : Théodore Gosselin, dit G. Lenotre (1855-1935), l'inventeur de la « petite histoire », et Alexandre Dumas, qu'il accueillera au Panthéon en 2002.

Si la thèse défendue par Decaux dans ce premier livre a fait long feu - on ne croit plus aujourd'hui à l'évasion du petit Louis XVII de la prison du Temple ni à sa survie sous l'identité d'un horloger prussien appelé Naundorff -, sa rédaction aura du moins été l'occasion pour lui de faire la connaissance d'André Castelot (1911-2004), un journaliste féru d'histoire, connu pour ses opinions monarchistes, et qui s'était lui aussi piqué de curiosité pour le destin du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Une rencontre décisive.

Des décennies durant, en effet, les deux complices officieront en tandem. A la radio, d'abord, où ils inaugurent en 1951 une « Tribune de l'histoire », qui sera encore diffusée sur France Inter en 1997. A la télévision, ensuite, avec « Les Enigmes de l'histoire », en 1956, qui deviennent dès l'année suivante « La caméra explore le temps ».

Dans ces années dix-neuf cent soixante où la télévision s'impose dans les foyers français, la formule, qui mêle reconstitutions en costumes et débats entre spécialistes, fait florès. Certains épisodes battent des records d'audience. C'est le cas de La Terreur et la Vertu, en 1964, qui met en scène le duel Danton-Robespierre. Et surtout des Cathares, au printemps 1966, dont le retentissement aurait même, selon certains observateurs, contribué à la renaissance du mouvement occitan...

### « Forçat de l'histoire »

Mais, à une époque où les oukases, à la télévision, sont d'abord politiques, une forte audience n'est pas une garantie suffisante à la survie d'une émission. Désireux de se débarrasser du réalisateur Stelio Lorenzi (1921-1990), connu pour son engagement communiste, le pouvoir gaulliste met donc un terme à l'aventure en 1966. Et ce n'est qu'en juin 1969, après la démission du général de Gaulle, que Decaux retrouve une émission à lui. Une fois par mois, pendant une demi-heure, il réussit à tenir le spectateur en haleine, seul à l'écran et sans prompteur. L'émission changera plusieurs fois de nom, mais le public retiendra surtout le premier : « Alain Decaux raconte », futur label d'une collection de livres à succès.

Entre deux ouvrages ou deux émissions, celui que France Soir qualifiera un jour de « forçat de l'histoire » trouve encore le temps de s'adonner à une autre de ses passions : le théâtre, notamment aux côtés du metteur en scène Robert Hossein, qui lui confie l'écriture de nombreuses superproductions : (Le Cuirassé Potemkine, Un homme nommé Jésus, L'Affaire du courrier de Lyon, La Liberté [procès de Marie-Antoinette] ou la Mort, Ben Hur) : leur dernière collaboration, qui remplit le Stade de France en 2006.

### Gauche « Victor Hugo »

Seule son entrée au gouvernement, au lendemain des élections législatives de 1988, obligera Decaux à mettre entre parenthèses ses multiples activités. Ministre délégué chargé de la francophonie, ce catholique sans affiliation partisane, qui aimait se réclamer de « la gauche de Victor Hugo », incarne l'ouverture à la société civile souhaitée par le premier ministre Michel Rocard, et se consacrera pendant trois ans à la coordination de l'action télévisuelle extérieure. Sans grands moyens mais avec la satisfaction de figurer en tête des ministres les plus populaires dans la plupart des sondages.

Longtemps méprisé par ses collègues de l'université, qui voyaient en lui au mieux un vulgarisateur habile, Decaux fut reconnu au moins une fois pour l'apport de ses recherches. Ce fut à l'occasion de la parution de son Victor Hugo, en 1984, fruit d'années de travail passées à lire les vingt-deux mille lettres échangées entre l'écrivain et Juliette Drouet.

Cette même année, dans Le Débat, Pierre Nora, qui le rejoindra plus tard à l'Académie française, voulait croire à son retour en grâce dans la confrérie historique :

« L'histoire dite "nouvelle", après s'être intéressée exclusivement aux grandes structures socio-économiques, après avoir chassé l'événement et fui le fait divers, (...) retrouve avec la micro-histoire l'événement clé ou l'épisode miniature. Du même coup, le type d'histoire — pratiqué par Alain Decaux — reprend une certaine légitimité aux yeux de l'histoire universitaire considérée comme noble.

Huit jours après sa mort, Alain Decaux recevait lundi 4 avril l'hommage de la Nation lors d'une cérémonie solennelle conduite aux Invalides par le président de la République François Hollande, avant son inhumation au cimetière du Père Lachaise. "Il a fait aimer l'Histoire, avait souligné le chef de l'Etat suite à l'annonce de sa disparition, grâce à ses nombreux livres et à ses émissions qui ont captivé le public à la radio et à la télévision."